

Le feuilleton : à côté du bonheur : [suite]

Autor(en): **Musy, Louise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 14

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224515>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



A côté du bonheur.

— Ma pauvre fille, soupira Mme Destral, que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas... c'est-à-dire que je m'en vais lui répondre que c'est impossible... Naturellement, lui qui s'accommode de tout, et qui ne voit les défauts de personne... Mais quand même, il doit bien savoir que c'est impossible.

— Et si Mme Givray n'en veut pas démordre ?

— Je ne sais pas, il faudra s'arranger autrement... Lucien veut assez savoir se retourner... on prendra peut-être une ferme.

— Tu crois, dit Mme Destral angoissée, c'est que, quand on a un domaine à soi, on y regarde à deux fois avant de prendre une ferme.

— Enfin, je ne sais pas, je compte sur Lucien pour tout arranger.

— Mais Juliette, dit Mme Destral alarmée, je ne t'ai jamais vue comme ça; tu n'as pas l'habitude de compter ainsi sur les autres, il te faut réfléchir pour pouvoir donner un bon conseil à Lucien.

Lucien vint le surlendemain. Juliette n'avait pas encore répondu, et il venait voir ce que cela signifiait. Il n'avait du reste qu'un instant, à cause d'une bête malade. Il était mal à l'aise, et avait un air anxieux qui fit de la peine à sa fiancée.

— Tu sais, Lucien, dit-elle, tu me demandes quelque chose d'impossible.

— Impossible ? pourquoi ? fit-il avec agitation.

— Je ne voudrais pas dire du mal de ta maman, mais tu sais pourtant comme elle est... je ne me sens pas le courage...

— Pourquoi pas ? La mère n'est pas une mauvaise femme, on finit toujours par s'arranger avec elle, si on lui cède; Henriette aurait consenti, elle.

— Henriette elle-même m'a découragée de vivre avec ta maman.

— De quoi se mêle-t-elle... voyons, sois raisonnable, d'ailleurs, la mère ne vivra pas toujours.

— Ah ! Lucien, tais-toi, je ne voudrais pas pour tout au monde être obligée de désirer sa mort, mieux vaut être séparée... si elle ne veut pas céder, on pourrait peut-être prendre une ferme.

— Si c'est comme ça, dit Lucien, comme s'il n'avait pas entendu, il me faut encore parler à la mère; il faut bien qu'elle se décide, sans ça...

— Sans ça ? interrogea Juliette.

— Eh bien, il faudra bien s'arranger, nom de sort ! quand le diable y serait.

Cette subite énergie rendit à Juliette un peu de courage et un peu de gaieté. Elle garda son fiancé plus tard certainement qu'il n'était bon pour la bête malade, et lorsqu'il partit, elle était pleine de confiance.

Mme Destral, lorsque sa fille lui détailla cet entretien, devint grave.

— Tu es décidée à ne pas demeurer avec Mme Givray ? dit-elle.

— Mais maman, comment peux-tu me demander ça ?

— Eh bien, si j'étais toi... mon Dieu, pourtant, ce n'est pas possible.

— Quoi, si j'étais toi ?

— Je me demande si tu ne ferais pas mieux de renoncer à ce mariage... tu n'es pas fiancée officiellement.

— Oh ! maman ! c'est affreux, ce que tu dis ! rendre ma parole à Lucien, pour une discussion ! pauvre Lucien !

Mme Destral hésita, sembla vouloir dire quelque chose, et se tut.

Le lendemain était dimanche. C'était au tour

de Juliette d'aller au sermon. Elle mit à sa toilette beaucoup de soin parce qu'elle comptait que Lucien viendrait pour dîner et qu'elle le trouverait au retour.

— Te voilà prête, dit Mme Destral, quand elle descendit, tu as bien mis du temps, il y a une lettre pour toi, une lettre de Lucien.

Juliette s'arrêta, toute saisie. Elle prit la lettre. Le sermon sonnait. Il faisait une délicieuse journée de février, toute souriante, et enveloppée d'un tiède soleil. Les moineaux traînaient des brins de paille pour leurs nids, et, du côté du jardin, on entendait une alouette, la première, de la saison, qui montait en chantant.

Juliette posa sur la table son psautier, de son doigt ganté, elle déchira l'enveloppe, fébrilement et lut. Mme Destral qui, anxieuse, la regardait, vit le charmant visage de sa fille s'empourprer, puis devenir très pâle. Sa main, qui tremblait, froissa la lettre. Elle leva sur sa mère un regard où il y avait une sorte de surprise hébétée.

— Lucien me rend ma parole, dit-elle.

XVII

Lucien, en termes brefs et sincèrement affligés, disait à cette jeune fille qu'il aimait et qui eût été pour lui une compagne parfaite, qu'il ne trouvait, au problème, d'autre solution que la rupture. Ce coup, complètement inattendu, laissa Juliette dans une sorte d'étonnement douloureux, vague et imprécis, ressemblant à un pénible cauchemar. Puis, peu à peu, à mesure que les jours passaient, et qu'elle comprenait que c'était bien vrai, elle se trouva, elle si énergique, sans force pour lutter contre un accablant voisin du désespoir, et un véritable effroi devant la vie, qui lui avait tant promis, et ne lui donnait que déceptions méchantes.

— Mon Dieu, que la vie est affreuse, songait-elle vingt fois par jour, qu'ai-je fait pour être traitée ainsi ?

Le coup reçu avait rouvert la vieille blessure, et elle ne savait pas, parfois, si c'était à cause de Lucien qu'elle souffrait, ou à cause de Maurice. Quelquefois aussi, il lui semblait qu'elle était punie pour avoir abandonné Maurice.

Un après-midi qu'elle était seule au jardin, s'efforçant de travailler malgré son dégoût de tout, sa mère s'approcha d'elle avec un air quelque peu mystérieux.

— Quelqu'un veut te parler, dit-elle.

— Oh ! non, maman, laisse-moi, je n'ai pas envie de voir du monde.

— Mais moi, je ne suis pas du monde, dit une voix gaie, ou qui s'efforçait de l'être, et Henriette Givray s'approcha, le regard anxieux sous son air enjoué.

Juliette se redressa, quelque peu hautaine et mécontente.

— Il ne faut pas m'en vouloir, dit la jeune femme en l'embrassant, j'ai tant chagrin pour Lucien et vous.

— Qu'est-ce que tout ça peut faire à Lucien dit Juliette amèrement.

— Oh ! Juliette, vous ne savez pas ce qu'il souffre... si vous aviez une mère comme la sienne au lieu de la vôtre... Ecoutez, je viens au fait : On a pensé, Henri et moi, à vous faire une proposition... Puisque la maman ne veut pas quitter la maison, où elle est, qu'elle y reste, on ira y demeurer avec elle, Henri et moi, et vous prendrez en ferme le bien où nous sommes.

Juliette écoutait, émue par tant de bonté.

— Est-ce que Lucien sait ça ? demanda-t-elle.

— Non, on ne lui en a pas parlé, il serait trop déçu si ça ne réussissait pas.

— Naturellement, dit Juliette retrouvant son amertume, comme un enfant à qui on a promis un bonbon... Non, non, Henriette, vous êtes bien bonne d'être venue depuis Doullens pour me proposer ça, mais Lucien m'a donné mon congé, vous ne voudriez pourtant pas que je le supplie de revenir en arrière ?

— Non, mais si c'est lui qui vous supplie ?

— Ce sera la même chose, ce qui est fait est fait.

— Ah ! fit Henriette déçue, vous êtes orgueil-

leuse, et vous n'aimez pas ce pauvre Lucien... moi, quand je me suis fiancée à Henri, j'avais bien remarqué qu'il n'a pas une forte dose d'énergie pour prendre les décisions, mais quand même on serait venu me dire qu'il était la pire mazzette du canton de Vaud, je l'aurais aimé tout autant, et à présent, c'est la même chose.

(A suivre). Louise Musy.

Bourg-Ciné-Sonore. — Henry Garat, le populaire jeune premier au charme irrésistible et à la voix prenante paraît sur l'écran du Bourg cette semaine en compagnie de Blanche Montel dans une production Erich Pommer de la Ufa : **Flagrant Délit.**

« Flagrant Délit » est une charmante opérette de Louis Verneuil, parlée et chantée en français, réalisée par Hans Schwarz avec une délicieuse musique de Friedrich Hollaender et de spirituels couplets de Jean Boyer, tels que : « Torreador », « Ne tirez pas sur le pianiste », « Si c'est ça l'amour », « Il suffit d'un regard ».

Ralph A. Roberts, cocasse et philosophe, et Baron fils, en commissaire de police gaffeur, complètent la distribution de ce film fait d'amour, de jeunesse et de gaieté.

N. B. — A partir du 1er avril, il n'y aura plus qu'une matinée le dimanche, à 15 heures.

Achetez
—votre Trousseau

AUX TISSERANDS

4, rue Madeleine LAUSANNE
Près de l'Hôtel de Ville A. Lévy

GRAINES

potagères,
fourragères,
et de fleurs
de 1^{er} choix



Adressez-vous à
Michel GLOOR
Grainier
Av. Beaulieu 5, Lausanne
(Vers la place Chauderon)

Plants de pommes de terre
sélectionnées

de provenance Hollande, Pologne, Allemagne seront livrés aux meilleures conditions par la maison

F. CRISTIN-BURNIER, « Le Chalet », RENENS-Gare
Tél. 39.147

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
HALDIMAND, 11 DANS UN CADRE CHIC

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet
BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne